

# L'impossible choix



ZOÉ PROTAT

Depuis quelque temps, le cinéma québécois a la piqûre du voyage. Les investisseurs, autrefois frileux devant l'ampleur des coproductions ou des tournages à l'étranger, se dérident à la suite de récents succès. Résultat : ce qui était depuis belle lurette une réalité pour le documentaire devient également possible en fiction. Au sein de cette vague, Anaïs Barbeau-Lavalette se distingue autant par sa jeunesse que par son audace. Après **Le Ring**, son nouveau projet risque de faire couler beaucoup d'encre : **Inch'Allah**, « si Dieu le veut », tourné majoritairement en Jordanie, est une œuvre-choc ambitieuse, hardie. Il est vrai qu'à travers ses courts métrages, Barbeau-Lavalette allie cinéma et voyage depuis bien longtemps. Il n'empêche que la réalisatrice n'a pas froid aux yeux. Une machine du calibre de ce film en impose immédiatement.

La première scène est une carte postale interrompue par un bruit de bombe. Une place de marché, des passants, la terrasse bondée d'un café : une vie quotidienne ensoleillée qui existe bel et bien à Jérusalem, malgré le conflit qu'on sait.

Non loin de la ville, le fameux mur, celui qui sépare Israël de la Palestine. Chloé, obstétricienne, travaille à Ramallah et traverse chaque soir la frontière pour rejoindre son appartement de Jérusalem. Sa voisine Ava est contrôlée dans l'armée israélienne; les deux jeunes femmes partent ensemble au boulot chaque matin. De l'autre côté, Chloé est également liée avec Rand, une Palestinienne dont elle suit la grossesse. Le mari de Rand est en prison. Son frère Faysal semble impliqué dans la résistance. La relation entre Chloé et ce dernier est d'une troublante sensualité. La position de la Québécoise devient vite insoutenable : comment peut-elle poursuivre son existence en ce lieu sans prendre parti, même si cette guerre n'est pas « sa » guerre?

Les lieux choisis par Barbeau-Lavalette ne sont donc pas des plus cléments. De plus, elle s'attaque au conflit fondamental du Moyen-Orient avec un scénario signé de sa plume, une audace qui paie. Sous des auspices voisins, **Incendies** de Denis Villeneuve avait la chance de pouvoir tableer sur une assise littéraire solide (c'était également le cas d'**Un dimanche**

à Kigali de Robert Favreau). Kim Nguyen s'était quant à lui plongé sans filet au cœur de l'Afrique avec **La Cité** et surtout **Rebelle**. **Inch'Allah** pourrait bien être le chaînon manquant entre toutes ces œuvres. Une histoire inédite, déracinée, qui revendique cependant un petit ancrage, un morceau du Québec : Chloé. Le parcours de cette jeune médecin parachutée dans l'une des régions les plus instables de la planète est elliptique. On ne sait pas d'où elle vient, ni pourquoi elle est là. La structure de coopération internationale qui l'emploie ne sera jamais nommée. Seules sa nostalgie du fleuve Saint-Laurent et son expression spontanée « C'est un p'tit criss! », lâchée sous le regard interloqué d'un supérieur français, révèlent ses origines. Dans une prestation intense, Evelyne Brochu ne dira pas grand-chose. C'est dans son visage nu que se concentre toute l'émotion. L'univers de Chloé est tension constante.

En périphérie de Ramallah se trouve un immense champ d'immondices que Rand, aidée par toute une troupe d'enfants, s'applique à fouiller. Tous les jours,